

2

L'ÉDUCATION

L'ÉCOLE DANS L'ANCIEN TEMPS

2.1

Une école à la fois

Les colons qui viennent s'établir dans les cantons du Nord doivent tout construire, au propre et au figuré : les premiers abris, les maisons, les clôtures, mais aussi leurs institutions collectives, c'est-à-dire la municipalité et la commission scolaire. C'est à cette dernière que revient la responsabilité de créer et de gérer les écoles.

À Saint-Jovite comme à Saint-Faustin, c'est en 1880 que sont instituées les commissions scolaires locales⁸. Élus par les colons légalement installés sur leur lot, les commissaires conviennent aussitôt de la construction de « l'école n° 1 » qui, dans les deux cas, sera implantée au milieu du futur noyau villageois. Au cours des années suivantes, d'autres écoles disséminées dans le vaste territoire voient lentement le jour : ce sont les fameuses « écoles de rang ». Financé presque entièrement par la taxe scolaire imposée aux colons, le réseau scolaire se développera avec difficulté, car le numéraire se fait rare. Ainsi, pour permettre aux colons de contribuer à la construction de l'église de Saint-Jovite, les commissaires d'école suspendent le paiement de la taxe scolaire ainsi que les activités d'enseignement au cours de l'année 1889-1890. Dans certains cas, les colons établis dans les arrondissements éloignés ou peu peuplés devront attendre plusieurs années avant d'obtenir enfin leur école.

2.2

L'école de rang

Les toutes premières écoles construites sur le territoire étaient très rustiques. Il s'agissait sans doute de constructions en bois rond ou en bois équarri sommairement meublées, voire de maisons privées dont l'une des pièces faisait office de salle de classe. À Saint-Faustin et à Lac-Mercier, on construira d'abord des écoles-chapelles qui serviront à la fois à l'enseignement et à la célébration du culte. Avec les années, l'architecture et le mobilier des écoles vont s'améliorer, mais ce n'est qu'en 1899 que la loi obligera les commissaires à construire les écoles selon l'un des plans fournis par le département de l'Instruction publique.

L'école de rang typique du début du XX^e siècle est une construction de bois pourvue idéalement de grandes fenêtres, d'un perron et d'un clocheton. Le bâtiment est flanqué d'un hangar où l'on range le bois de chauffage.

⁸ Jusque-là, les colons de Saint-Jovite relevaient de la municipalité d'Arundel et de l'Arundel School Board. En 1875, cette dernière avait d'ailleurs construit une école à l'intention des familles anglo-protestantes qui s'étaient établies dans le sud du canton De Salaberry, autour de la ferme des Hamilton (aujourd'hui les environs du pont Prud'homme). Cette ferme servait au ravitaillement des chantiers de coupe de bois exploités par les frères Hamilton dans la vallée de la Rouge.

Dans les meilleurs cas, ce hangar à bois est annexé à l'école et se prolonge par un corridor menant aux latrines. Très souvent, toutefois, les enfants et l'institutrice devront sortir et marcher jusqu'à la *bécosse*⁹. Il arrive qu'un jardin scolaire soit cultivé à proximité de l'école, dont le terrain doit en principe être clôturé.

L'ancienne école du lac Maskinongé, construite à la fin du XIX^e siècle. – Source : Danielle Soucy



À l'intérieur, le vestibule, le vestiaire (s'il existe), la salle de classe et l'appartement de l'institutrice sont séparés par des cloisons qui ne touchent pas au plafond, ce qui permet à la chaleur de circuler. Le mobilier de la classe est composé des pupitres des enfants, d'une armoire pour ranger les manuels et du bureau de l'institutrice, qui repose habituellement sur une tribune, signe d'autorité de la maîtresse des lieux¹⁰. Au centre de la salle trône le poêle à bois, simple ou à deux ponts. L'eau provient d'un puits extérieur. Sinon, l'institutrice devra aller chercher son eau chez le voisin le plus près. Des lampes à l'huile assurent l'éclairage des lieux.

Il arrive fréquemment que les institutrices habitent sur place, soit dans le prolongement de la classe, soit à l'étage du bâtiment. Aucun luxe ici non plus. Spartiate, le logement de la maîtresse d'école est composé d'une petite chambre meublée d'un lit, d'une armoire et d'un coin cuisine. À défaut de résider dans l'école, la jeune femme prend pension dans une ferme voisine, mais elle devra tout de même se lever tôt pour aller chauffer le poêle de l'école avant l'arrivée des enfants.

⁹ Déformation du mot anglais *back-house*, qui désigne les latrines, petit abri masquant un banc percé au-dessus d'une fosse.

¹⁰ La tribune avait aussi l'avantage d'éloigner du plancher le pupitre de l'institutrice, ce qui la protégeait un tant soit peu du froid. Cela compensait en quelque sorte l'inconfort résultant du fait que les pupitres des maîtresses étaient situés à l'avant de la classe, par conséquent loin du poêle à bois...

2.3

La maîtresse d'école

Les conditions de vie et de travail de l'institutrice sont entièrement livrées à l'arbitraire des commissaires. Ce sont eux qui déterminent si l'institutrice devra payer son bois de chauffage de sa poche ou si ce sont les résidents de l'arrondissement qui le lui fourniront; ils décident des travaux d'entretien ou d'amélioration qui seront apportés à l'école et ils interviennent si l'enseignante fait l'objet d'une plainte. Ils peuvent mettre fin à son contrat pour engager l'année suivante une autre enseignante (une parente, par exemple), l'obliger à garder en pension les enfants qui habitent trop loin de l'école, etc. Enfin, ils fixent le montant de son salaire, un salaire médiocre¹¹ qui témoigne à la fois de l'infériorité dans laquelle les femmes sont maintenues à l'époque et du peu de valeur que la société québécoise accorde alors à l'enseignement.

Paradoxalement, l'institutrice jouit d'un prestige certain dans le milieu rural. Instruites, célibataires (la plupart sont mises à pied lorsqu'elles se marient), ces jeunes femmes représentent ce qu'on appelle « un beau parti ». Elles sont cependant tenues à une moralité irréprochable, doivent se vêtir avec modestie et ne peuvent recevoir aucun visiteur.

La tâche de l'institutrice est lourde. Elle enseigne toutes les matières du programme à une classe composée de 20 à 30 garçons et filles de 7 à 14 ans, ce qui exige un grand sens de l'organisation. En vue de la visite de l'inspecteur, un événement important pour sa carrière, elle doit tenir un registre quotidien des présences, préciser le contenu de son enseignement, les méthodes utilisées, les progrès de ses élèves. Et c'est sans compter les travaux domestiques qu'on lui impose (balayer et laver le plancher de la classe, nettoyer les latrines, cuisiner la soupe pour les enfants qui habitent trop loin, etc.).

2.4

Aller à l'école

Beau temps, mauvais temps, les enfants marchent pour se rendre à l'école, affrontant les tempêtes de neige, les chemins boueux du printemps ou les moustiques du mois de juin. Quand la maison est éloignée de l'école, cela peut représenter une heure de marche matin et soir, plus encore en hiver quand une neige épaisse est tombée pendant la nuit. M^{me} Léonne Perreault Labonté a raconté dans une entrevue¹² comment l'hiver, au début des années 1930, elle arrivait souvent à l'école les cuisses et les genoux gelés parce que, comme toutes les petites filles, elle ne portait sous sa robe que des bas de laine à élastique, le pantalon étant réservé aux garçons.

¹¹ « Les ouvrières et les vendeuses sont nettement mieux payées qu'elles. En 1927, par exemple, une emballeuse dans les grands magasins Eaton ou Dupuis, à Montréal, gagne 500 \$ par année, alors qu'une institutrice en milieu rural ne touche en moyenne qu'entre 275 \$ et 300 \$. » Source : Pierre GRAVELINE, *Une histoire de l'éducation et du syndicalisme étudiant au Québec*, Montréal, TYPO Essai, 2003, p. 61.

¹² Voir les Compléments audiovisuels à la fin de cette section pour la référence à cette entrevue, que l'on peut visionner en ligne sur les sites Internet de la Télévision Au cœur des Laurentides (TVCL) et de la Ville de Mont-Tremblant.

La classe de sœur Maria-Rosa-de-Lima, au couvent des Filles de la Sagesse, à Saint-Jovite.
– Source : SOPABIC.



Le programme d'enseignement du primaire comprend les matières suivantes : instruction morale et religieuse, bienséances, français, écriture, mathématiques, géographie, histoire, dessin et connaissances usuelles.

La classe commence à 8 h 30 pour se terminer à 16 h. Le midi, les enfants mangent dans la salle de classe le repas qu'ils ont apporté de la maison ou la soupe préparée par l'institutrice, et ceux qui habitent plus près retournent en courant à la maison.

2.5

Une fréquentation irrégulière

Dans les familles des colons et plus tard des cultivateurs, les enfants contribuent dès le plus jeune âge aux tâches ménagères et aux travaux agricoles. Ces obligations ont le plus souvent préséance sur l'école, de sorte que l'assiduité des élèves fluctue constamment. En automne, les garçons aident aux récoltes tardives, à la boucherie, aux labours, à la coupe du bois de chauffage; l'hiver, ils coupent la glace avec leur père; au printemps, ils s'absentent pour les semailles, le temps des sucres, etc. En plus de participer aux travaux de la ferme et de soigner les animaux, les filles aident leur mère à cuisiner, prennent soin des plus jeunes, s'occupent de la lessive, font les conserves, reprisent les vêtements et prennent la relève de leur mère lorsque celle-ci donne naissance à un autre enfant. La tâche est particulièrement lourde pour les aînés de la famille, garçons et filles, qui quittent souvent l'école après leur 3^e ou 4^e année afin d'aider leurs parents à la maison ou de travailler à l'extérieur.

Alors qu'en Ontario, la fréquentation scolaire est obligatoire depuis 1891, ce n'est qu'en 1943 que le gouvernement du Québec adoptera une loi obligeant les enfants à aller à l'école jusqu'à l'âge de 14 ans¹³. Les effets de cette sous-scolarisation se feront sentir longtemps.

¹³ En 1961, l'âge sera haussé à 15 ans et, en 1988, à 16 ans.

2.6

Les Filles de la Sagesse

En septembre 1890, sur les instances du curé Ouimet, quatre religieuses de la congrégation des Filles de la Sagesse arrivent à Saint-Jovite et s'installent dans le couvent tout neuf qui vient d'être construit à côté de l'église, sur un terrain donné par la Fabrique. Pour la population de la jeune paroisse, c'est un signe indéniable de progrès. Depuis 1837, la proportion de religieux dans le corps enseignant du Québec augmente constamment¹⁴, et la présence d'un couvent dans un village marque la vitalité de celui-ci. Une vie de missionnaire commence pour les quatre femmes : venues de la maison-mère de la congrégation, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, en France, les voilà transplantées dans un village isolé du nord de l'Amérique qui compte trois rues, autant de magasins, une cinquantaine de maisons en bois, quelques scieries, un notaire, un médecin et le curé. Mais on y parle français et surtout, rien ici ne menace la primauté de la religion catholique¹⁵. Dès la première année, 60 enfants, filles et garçons, dont une douzaine de pensionnaires, s'inscrivent au couvent. En 1894, un nouveau pensionnat se greffe à l'édifice original¹⁶, car le nombre d'inscriptions augmente rapidement.

Comme dans les écoles de rang, les Filles de la Sagesse offrent l'enseignement primaire, de l'année préparatoire à la 7^e année, programme auquel s'ajoutera rapidement l'enseignement de la musique. Cependant, les conditions dans lesquelles elles exercent leur profession sont meilleures que celles des jeunes laïques des écoles de campagne. Le couvent est plus vaste, mieux chauffé, et les religieuses bénéficient de l'aide d'une sœur converse qui accomplit les travaux domestiques. Plus instruites que les institutrices, les membres de la petite communauté peuvent aussi compter les unes sur les autres dans leurs tâches pédagogiques.

En 1894, quatre ans après la construction du couvent, il fallut agrandir le pensionnat tellement les inscriptions étaient nombreuses. Voir aussi la photo C-3 du thème de la colonisation, qui montre le couvent original, les élèves et le jardin potager des religieuses. – Source : collection Aubin.



¹⁴ En 1853, on estime à 10 % la proportion de religieux et religieuses dans le corps enseignant catholique; cette proportion grimpe à 22 % en 1874 pour atteindre 44 % en 1896. Source : Pierre GRAVELINE, *op. cit.*, p. 57.

¹⁵ À la suite de la Révolution française, en 1789, la religion catholique perdit le pouvoir qu'elle exerçait sur la société française. À partir du XIX^e siècle, plusieurs congrégations religieuses vinrent s'établir au Québec, où elles étaient reçues à bras ouverts. Les premières Filles de la Sagesse arrivèrent à Montréal en 1884 pour travailler à l'orphelinat agricole qui venait d'être fondé par les Montfortains, dans l'actuelle municipalité de Wentworth-Nord, située à l'ouest de Morin-Heights.

¹⁶ En 1915, le couvent des Filles de la Sagesse fut renommé officiellement Académie Notre-Dame de la Sagesse par suite de l'excellence de son enseignement. Le pensionnat abrita en 1942 une école ménagère. Vingt ans plus tard, la congrégation céda le vieux bâtiment à la Commission scolaire de Saint-Jovite, qui le fit démolir. Le couvent était situé à l'angle des rues de Saint-Jovite et Labelle.

Les pratiques de dévotion et une discipline de fer imprègnent l'enseignement des religieuses. Du matin au soir, la journée des enfants est scandée par les prières et les signes de croix. On célèbre ponctuellement les nombreuses fêtes et les rites religieux, pendant et après les heures de classe. Ainsi, au cours du mois de mai, voué à la Vierge Marie, les élèves doivent aller réciter le chapelet à l'église, tout à côté, ce qui retarde le retour à la maison de ceux et celles qui habitent à l'extérieur du village... et que les travaux domestiques attendent.

En outre, les chances de s'instruire diffèrent suivant que l'on est une fille ou un garçon et que l'on vit au village ou « à la campagne ». Dans ses récits d'enfance, Jacqueline Jetté Éthier souligne ainsi que dans les années 1930, au village de Saint-Jovite, les petites filles pouvaient fréquenter le couvent gratuitement jusqu'en quatrième année seulement, après quoi les parents devaient payer pour que leurs petites continuent d'aller au couvent, qui devenait à ce niveau une école privée. Les garçons du village et des rangs pouvaient quant à eux fréquenter gratuitement le collège jusqu'en dixième année... Dans les écoles de rang, filles et garçons avaient la possibilité d'étudier jusqu'en septième année¹⁷.

2.7

L'enseignement des garçons

La venue d'une congrégation de frères voués à l'enseignement des garçons sera plus problématique. Ce n'est qu'en 1899 qu'on aménage des classes pour les garçons au rez-de-chaussée du nouvel hôtel de ville¹⁸. Des instituteurs laïcs y enseignent jusqu'en 1902, puis quelques frères du Sacré-Cœur prennent la relève. Au bout de trois ans, cependant, ils quittent Saint-Jovite, affirmant que leurs conditions de logement ne sont pas acceptables.



Les garçons du collège, photographiés dans les années 1910 en compagnie de leurs enseignants, le professeur Bonneville et M^{me} Alice Joncas, institutrice. – Source : collection Aubin.

¹⁷ Jacqueline JETTÉ ÉTHIER. *Mon bercail : autrefois à Saint-Jovite, Mont-Tremblant et ailleurs*, [Mont-Tremblant], [s. n.], 2008, p. 45-46.

¹⁸ L'ancien hôtel de ville était situé sur l'emplacement actuel de l'école alternative L'Odyssee.

Ce départ entraînera un surcroît de travail pour les religieuses. Pendant les vingt-cinq années suivantes, les petits garçons fréquenteront le couvent en 1^{re}, 2^e et 3^e année, puis le « collège », où enseignent de nouveau des laïcs. Ce n'est qu'en 1931 que les Frères du Sacré-Cœur reviendront pour de bon à Saint-Jovite. Dix ans plus tard, le collège est détruit par les flammes. La population se serre les coudes pour fournir des locaux temporaires aux garçons et à leurs enseignants jusqu'à ce qu'un nouveau collège soit inauguré en 1942.

2.8 Les Sœurs de Sainte-Croix

À Lac-Mercier, qui devient la municipalité de Mont-Tremblant en 1940, l'enseignement primaire sera assuré pendant des décennies par des institutrices laïques. Ce n'est qu'en 1945 que trois membres de la congrégation des Sœurs de Sainte-Croix commencent à y enseigner. Établie dans les Laurentides depuis 1887, la congrégation compte alors de nombreux établissements dans la région, dont le couvent de Saint-Faustin et celui de Lac-Carré. Les religieuses emménagent en 1948 dans le nouveau couvent en briques que la commission scolaire vient de construire. Elles resteront dans la municipalité pendant un peu plus de vingt ans.



Classe mixte au couvent des Sœurs de Sainte-Croix, à Mont-Tremblant. – Source : SOPABIC.

2.9 La déferlante des années 1960

À Saint-Jovite comme ailleurs, la Révolution tranquille sonnera le glas du modèle éducatif traditionnel. Un train de réformes bouleverse les institutions, le parc immobilier, les programmes, les méthodes, la formation des maîtres. Le Québec entre dans un processus accéléré de laïcisation, et les effectifs des congrégations religieuses et du clergé fondent comme neige au soleil. Les écoles de rang et les établissements des petits villages ferment leurs portes : les élèves de Mont-Tremblant, de Saint-Faustin, de Lac-Carré et de Lac-Supérieur iront désormais à l'école à Saint-Jovite. Emportées par la vague de changements, les communautés religieuses qui dirigeaient et assuraient l'enseignement dans la région s'effaceront au profit des nouvelles institutions, désormais dirigées par des laïcs. Certains religieux et religieuses poursuivront leur métier d'enseignants : à l'ouverture de la polyvalente Curé-Mercure, en 1969, quelques Filles de la Sagesse font partie du corps enseignant. D'autres, telles les Sœurs de Sainte-Croix de Mont-Tremblant, s'orienteront vers la pastorale et l'action sociale.

REPÈRES DANS LE TERRITOIRE

• L'ancien collège Sacré-Cœur*

L'ancien hôtel de ville, où se tenaient les classes des garçons, fut incendié en 1941. Il fit place l'année suivante à un immeuble de briques, 546, rue Charbonneau, qui abrita successivement le collège Sacré-Cœur, l'école La Doyenne, la garderie des Rires et l'actuelle école alternative L'Odyssee. C'est l'immeuble scolaire le plus ancien du centre-ville de Mont-Tremblant.

• Les écoles de rang

Au cours des années 1960, toutes les écoles de rang de la région furent fermées. Certaines furent démolies; d'autres, vendues à des particuliers. Au détour d'un chemin, on peut encore admirer certains de ces bâtiments riches d'histoire et de souvenirs.

• Le couvent de Mont-Tremblant

Le bel immeuble de briques qui accueillit en 1948 les Sœurs de Sainte-Croix et leurs élèves héberge aujourd'hui le Centre de la petite enfance Les petits manitous, 142, rue du Couvent, dans le secteur du Village.

COMPLÉMENTS AUDIOVISUELS

Les voix de notre histoire – Rencontre avec Solange Grignon, 2015, 30 min, TVCL
(diffusée du 22 au 28 janvier 2015)

[<http://www.tvcl.ca/site/les-voix-de-notre-histoire-21-janvier-2015/>]

Peut aussi être visionnée à partir du site Internet de la Ville [www.villedemont-tremblant.qc.ca]

Les voix de notre histoire – Rencontre avec Marcel Léonard, 2015, 30 min, TVCL
(diffusée du 29 janvier au 4 février 2015)

[<http://www.tvcl.ca/site/les-voix-de-notre-histoire>]

Peut aussi être visionnée à partir du site Internet de la Ville [www.villedemont-tremblant.qc.ca]

Les voix de notre histoire – Rencontre avec Léonne Perreault Labonté, 2015, 30 min, TVCL
(diffusée du 5 au 11 février 2015)

[<http://www.tvcl.ca/site/les-voix-de-notre-histoire>]

Peut aussi être visionnée à partir du site Internet de la Ville [www.villedemont-tremblant.qc.ca]

Cent ans d'école québécoise avant la Révolution tranquille, 2012, 27 min 3 s, UQAM

[<https://www.youtube.com/watch?v=X6a6RVeC1vU>]

Mon école de rang, 2013, 1 min 3 s, Musée de Saint-Éphrem

[<https://www.youtube.com/watch?v=GnQTV0RZ4ec>]

M^{me} Guertin et les écoles de rang, 2012

[<https://www.youtube.com/watch?v=yOysGsmfHnY>]

J'ai la mémoire qui tourne, Classe de couventine, film muet, 1950

[<http://jailamemoirequitourne.historiatv.com/videos/1413/classe-de-couventines-sur-la-galerie-de-lecole-avec-la-religieuse>]

J'ai la mémoire qui tourne, Pensionnat, film muet, 1930

[<http://jailamemoirequitourne.historiatv.com/videos/24465/pensionnat-de-jeunes-filles>]

J'ai la mémoire qui tourne, Épisode 21 – Le savoir, c'est l'pouvoir, Historia

[<http://jailamemoirequitourne.historiatv.com/webepisodes/23273/le-savoir-c-est-le-pouvoir>]

ACTIVITÉ PÉDAGOGIQUE

Titre de l'activité : Dis-moi, comment était-ce dans ton temps?

Objectif pédagogique : interpréter le changement dans une société, plus précisément dans le domaine scolaire, en organisant une recherche (repérer une personne-ressource, formuler des questions par écrit), en interprétant l'information reçue (la lettre de la personne-ressource) et en transmettant celle-ci aux autres élèves.

Description de l'activité

L'élève est invité à rédiger une lettre dans laquelle il raconte à sa grand-mère, à son grand-père ou à un adulte signifiant de son choix (qui est âgé d'au moins cinquante ans) une journée à l'école en abordant certains sujets déterminés par l'enseignant (transport, matériel scolaire, habillement, horaire, matières préférées, récréation, etc.) En conclusion, l'élève pose la question « Dis-moi, comment était-ce dans ton temps? » et invite son correspondant à lui répondre, en écho aux thèmes évoqués dans sa lettre, en lui faisant parvenir une lettre à son attention, à l'adresse de l'école (si possible accompagnée d'une photo qui évoque son passage à l'école primaire). L'élève qui reçoit sa lettre dispose de temps en classe pour en faire la lecture et pourrait en partager le contenu avec ses camarades, sous forme d'un court exposé oral ou d'une exposition.

Cette activité pourrait nécessiter un suivi auprès des personnes choisies par les élèves afin de s'assurer que chacun reçoive une réponse.

Matériel didactique suggéré

- Outils de travail reliés à l'écriture et au français

Remarque : interdisciplinarité avec le français.